

## XYZ. La revue de la nouvelle

# La promenade du promeneur promené

Gérard Gévry



Number 38, Summer 1994

Rencontre d'un autre type

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4284ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Gévry, G. (1994). La promenade du promeneur promené. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 24–29.

## LA PROMENADE DU PROMENEUR PROMENÉ

GÉRARD GÉVRY

— **D**onne-moi ta main. Tu refuses ? Je t'avertis, si tu persistes à t'obstiner, je la prendrai de force.

La demande est directe, impérieuse. Dans son for intérieur, même s'il souhaite le contraire, Yves, pourtant si convaincant lorsqu'il s'agit de conclure une transaction avec un client, réalise qu'il n'a pas vraiment le choix et se sent subitement démuné devant cette situation imprévue. Une forme sans consistance galbe sa main à demi tendue. La nature imprévue de ce contact le répugne. Un courant froid le traverse. Il voudrait retirer sa main. L'énergie pour accomplir ce simple geste, il ne parvient pas à la rassembler.

— Tu viens ?

— Où ?

— Avec moi. Tu n'as qu'à me suivre, à te laisser guider.

— Je peux refuser ? Une entente demande l'assentiment des deux partenaires.

— Entente ? Partenariat ? Assentiment ? Drôle de langage qui ici n'a pas cours. Tu dois accepter pour conserver l'illusion de la liberté.

— Je pense que j'ai compris.

— Rien ne t'empêche de le croire.

Un peu plus tard.

— Qu'as-tu fait à ce passant ? Je l'ai vu chanceler.

— Je sème des germes en vue de la récolte.

— Quelle récolte ?

— Tu le sauras en temps opportun.

— Quand ?

- À la fin de notre entretien... Viens de ce côté.
- Pourquoi ce détour ?
- Je dois saluer un copain.
- Il est comme toi, ce copain ?
- Je ne sais pas.
- Tu ne sais pas ?
- Je ne l'ai jamais vu.
- Et tu le salues !
- Chaque fois que j'ai de la compagnie.
- De la compagnie ?
- Toi et les autres.
- Tu gardes longtemps le même compagnon ?
- Ça varie.
- ...
- Après ?
- Ce copain, comment peux-tu le saluer si tu ne l'as jamais vu ?
- C'est facile. Je lui donne rendez-vous.
- Il vient à ton rendez-vous ?
- Toujours.
- Comment le sais-tu si tu ne l'as jamais vu ?
- Je lui parle.
- Que lui dis-tu ?
- Je m'informe de son travail. Il est spécialisé dans l'astiquage des squelettes.
- Il aime son métier ?
- Beaucoup.
- Il te l'a dit ?
- Pas plus tard qu'hier !
- Ai-je bien vu ? Une pierre tombale !
- Pourquoi t'étonner ? C'est tout à fait normal dans un cimetière.
- C'est ici que tu as rendez-vous ?
- Oui.
- Pourquoi lui donnes-tu rendez-vous ?
- Mon ami a besoin d'être réconforté.

- Ne viens-tu pas d'affirmer qu'il aimait beaucoup son travail ?
- Je l'ai dit.
- Je ne te comprends plus.
- Tu n'as jamais compris.
- Explique-moi.
- Mon ami s'ennuie. Alors, je lui cause.
- Est-ce parce qu'il manque de travail ?
- Pas vraiment. Il déplore plutôt le fait que les vivants négligent les morts. Mieux imbu de cette préoccupation que lui, tu ne trouveras personne. Il est de velours dans ses gestes. Tu en doutes ? Si tu ouvrais une de ces tombes, tu apprécierais l'extrême limite de conservation qu'il obtient. Un simple souffle et le squelette tomberait en poussière. Je te le dis, mon ami, c'est un véritable artiste dans son domaine.
- Tu as beaucoup de copains comme lui ?
- Il n'existe pas de statistiques, de sorte que nous ne pouvons pas évaluer notre population. Je présume que nous ne sommes pas les seuls.
- Comme évaluation des membres de ton clan, c'est plutôt vague. Moi, quand un de mes gérants me donne un rapport aussi imprécis, je le congédie sur-le-champ.
- Ici, nul ne détient la vérité ni ne renvoie qui que ce soit. Pour être clair, disons que je n'ai jamais rencontré un autre de mes semblables, sauf cet ami par accident.
- Par accident ?
- Je me parlais. Il m'a entendu. On a dialogué.
- Il y a longtemps que tu le connais ?
- Depuis la nuit des temps.
- Farceur ! Tu l'as rencontré la nuit, à ce que je déduis, tu ne l'as jamais vu et tu le connais depuis la nuit des temps. Tu ne trouves pas que c'est nébuleux comme explication ?
- Ce n'est qu'une question de point de vue.
- Ton ami, il a toujours exercé le même métier ?
- Auparavant, il chômait. L'Homme est apparu. On s'est divisé la tâche.

— Quelle tâche ?

— Il astique les squelettes et je me charge du reste.

— Du reste ?

— Je te le révélerai en temps et lieu.

Un bruit sec.

— Je crois que je viens de briser un objet en mettant le pied dessus.

— Pauvre maladroit ! Tu ruines le travail de mon ami !

— Je suis désolé.

— Désolé ! Tu as détruit un morceau du squelette de la vieille mère Léandra. Il faudra la remplacer.

— La remplacer ?

— C'est un rite qu'il importe de ne pas rompre. Chaque squelette endommagé doit être remplacé. Ainsi en sera-t-il de celui de la mère Léandra.

— E-es-es-est-ce à dire que quelqu'un va mourir ?

— Le monde est rempli de vivants en attente de la mort. Tout n'est qu'une question de temps.

— Décider de la vie ou de la mort de quelqu'un pour si peu est une ignominie ! C'est un piège d'une traîtrise inqualifiable ! À cause de la nuit, il m'a été impossible de voir le squelette. J'ai été victime d'un guet-apens et tout tribunal proclamera mon innocence.

— L'innocence n'est pas un argument valable. Les innocents, les coupables, on les traite tous sur un pied d'égalité.

— C'est une injustice flagrante !

— Pourquoi te plaindre ? C'est de bonne guerre. Moi, je me suis bien débrouillé. Si je n'avais pas provoqué le hasard, je n'aurais pas rencontré mon compagnon et je me serais peut-être découragé. C'était à toi d'en faire autant. Ce qui vient de se produire, ce n'est qu'une formalité. Tu as enclenché le mécanisme d'une façon irrémédiable depuis fort longtemps.

— Le mécanisme ? Quel mécanisme ?

— Je parle trop. Il n'y a pas eu de piège. C'est toi le perturbateur.

- S'il n'y a pas eu de piège, je n'ai rien à craindre.
- Je parle trop.
- S'il n'y a pas eu de guet-apens, pourquoi as-tu insinué qu'il est trop tard pour m'en sortir ?
- C'est toi qui le dis.
- Vous êtes de connivence tous les deux ?
- C'est toi qui le dis. Mon ami ne fait que son métier. Tu nuis à son travail.
- Son travail ? Pourquoi exhume-t-il les squelettes la nuit ?
- Pour les astiquer.
- Pourquoi pas le jour ?
- Tu ne trouves pas que les feux follets qu'il allume parfois la nuit pour fêter un succès attirent déjà suffisamment l'attention ! Sache que la décence nous dicte de ne pas trop effrayer les vivants.
- Et moi ?
- Tu n'as rien vu et puis...
- Et puis ?
- Tiens, voilà mon ami.
- Je ne le vois pas.
- Moi non plus.
- Dans ce cas, comment peux-tu affirmer qu'il est là ?
- Je l'entends. Ne perçois-tu pas ce grattement discret qui trahit sa présence ?
- Si.
- Amigo, comment va le travail ce soir ?
- Mal. Les humains sont d'une négligence inqualifiable. Imagine-toi donc qu'ils ont oublié de remettre la jambe du père Ovide dans le cercueil après son accident. J'ai trimé dur pour l'extraire de la carrière. Ton compagnon est prêt ?
- Pas encore.
- Dépêche-toi. Il y en a un autre qui attend son tour sur le grand boulevard. Je l'ai rencontré en revenant du cimetière militaire. Ces idiots d'humains avaient enterré le vieux caporal Armandol ici. J'ai réparé l'erreur.
- À la prochaine corvée !

— C'est ça.

— Tu vois, mon ami ne perd pas son temps.

— À quelle catégorie d'êtres appartenez-vous ?

— Mon ami croit que nous sommes les moissonneurs de l'irréversible.

— Je ne comprends pas.

— Inutile ! Je n'ai plus le temps de t'expliquer. Ce soir, j'avais le goût de jaser. D'autres fois, j'interviens abruptement. Tu m'excuseras, mais je dois me mettre au travail.

— Au travail ?

— Oui. Je conditionne les futurs squelettes. C'est une étape facile à franchir, tu verras... Sois sans crainte. Tous tes prédécesseurs ont réussi.

— Et si je désire échouer ?

— C'est le seul échec qu'on ne permet pas à un homme.

**XYZ**